

Le Point.fr - Publié le 05/10/2013 à 08:48

"Mensonges d'États" : dans l'antichambre du plus grand bluff de l'histoire

Sur la scène du théâtre de la Madeleine, Samuel Le Bihan et Marie-Josée Croze jouent brillamment aux Alliés trompant les nazis avec l'opération Fortitude.



Éric Prat, Marie-Josée Croze, Michaël Cohen et Samuel Le Bihan. © Pascal Victor

Par **GILLES COSTAZ**

Non, "fortitude" n'est pas un néologisme créé par Ségolène Royal. C'est le nom de code de l'une des opérations d'intoxication les plus fabuleuses de tous les temps : celle que les Alliés ont conçue parallèlement au débarquement du 6 juin 1944. Un auteur qui s'était jusqu'alors spécialisé dans les comédies, Xavier Daugreilh, a étudié longuement ce point d'histoire en compagnie de l'historien Olivier Malavergne, pour aboutir à une pièce, *Mensonges d'États*, dont la mise en scène vient d'être assurée par Nicolas Briçon au théâtre de la Madeleine.

Hormis les spectacles de Robert Hossein, notre répertoire comporte peu de ce type d'exploration du passé récent par le langage dramatique, si l'on excepte les oeuvres de Marc Dugowson sur le génocide juif et la récente pièce de Cyril Gély, *Diplomatie*, sur le sauvetage de Paris, dont Hitler avait ordonné la destruction. Ce travail de détection des secrets de l'histoire est plutôt l'affaire du cinéma. D'ailleurs, avec Daugreilh et Briçon, on est comme au cinéma !

L'art de brouiller les pistes

En 1944, les états-majors des armées anglaise et américaine cherchent à créer un rideau de fumée grâce auquel les Allemands ne verraient pas arriver le débarquement. Bien sûr, les services nazis ont leurs renseignements et ils savent qu'une opération d'envergure est en préparation. Alors, on peut brouiller les pistes, faire croire par exemple que l'assaut aura lieu dans un autre secteur. Mais, pour que le mensonge soit crédible, que l'ennemi avale la pilule, il faut que la tromperie s'appuie sur une pseudo-information crédible et soit mêlée à des vérités que tout confirmera.

Alors, les décisionnaires font deux choix décisifs : ils empêchent le général Patton de rejoindre les troupes aéroportées pour bien montrer qu'il part à la tête d'autres troupes, invisibles mais prétendument placées à proximité d'un énorme matériel - en fait, des leurres - disposé dans la rade de Calais ; ils font savoir à quel moment l'aviation va bombarder Nuremberg, tout en sachant que cela va permettre une réplique rapide et féroce des Allemands. Mais c'est à ce prix-là - le sacrifice de son propre camp - que l'adversaire croira au bluff.

Un poker à plusieurs étages

La pièce se passe parfois dans le bureau d'un responsable allemand, mais surtout dans celui du colonel anglais qui supervise Fortitude. L'envoi des informations passe par un agent double, une jolie Hongroise surnommée Garbo qui a infiltré les services secrets allemands. D'autres cerveaux de l'opération sont là : Patton lui-même, l'adjoint anglais du chef, un major américain dont la culture et la logique sont très différentes de celles du clan britannique.

Tous jouent une terrible partie de poker avec l'Allemagne d'Hitler, mais ils en disputent d'autres entre eux. Les hommes sont tous plus ou moins amoureux de cette Garbo qui n'a pas de morale (du moins en politique). Chacun joue sa carrière ultérieure derrière une entente de façade entre des responsables anglais et américains aux rivalités masquées. Fortitude va être une réussite, mais en laissant des traces, des blessures et peut-être des morts jusque dans ce poste de commandement.

Un casting idéal

Xavier Daugreilh recourt au grossissement et au romanesque, mais il a remarquablement transformé son dossier en drame intense courant vers son climax. Nicolas Briançon a su donner ses différents rythmes à cette matière volumineuse, enchaîner à grande vitesse les réunions de travail des conspirateurs et les moments intimes, interrompre régulièrement cette fiction de projections rapides de bandes d'actualité. Samuel Le Bihan, dans le rôle du maître du jeu, se fonde délicatement dans le personnage, selon un jeu très cinéma, introverti, sans théâtralisation. Marie-Josée Croze est une Mata Hari de la Seconde Guerre mondiale avec un charme doublé d'humour : elle semble s'amuser follement à composer cette aventurière manoeuvrant dans un monde strictement masculin. Chargé d'interpréter un major américain qui n'est pas tout à fait sympathique, Michaël Cohen joue sa partition dans un élégant mystère. Tous les autres comédiens, Jean-Pierre Malo, Éric Prat, Bernard Malaka, Aurélien Wiik, Pierre-Alain Leleu, ont une personnalité, du relief. Bref, c'est le casting idéal.

Oui, c'est tendu, serré, plaisant comme au cinéma. On en fera peut-être un film - après ceux de Richard Marquand (1981) et de Waris Hussein (1994) tirés respectivement des livres de Ken Follett et de Larry Collins sur le même sujet. Mais ce qui est propre au théâtre - et ce sur quoi s'appuie habilement Briançon, derrière une apparente esthétique cinématographique -, c'est le sens des coulisses du monde, de ce que révèlent les antichambres et les bureaux feutrés où l'on est enfin invité. Nous sommes dans les arcanes des manipulations, face à quelques individus qui sauvent le monde en se chamaillant dans un bureau gai comme un couloir d'hôpital. Tout le plaisir est là : l'histoire se fait loin des appareils, dans un bricolage un peu nerveux.

Mensonges d'États de Xavier Daugreilh, mise en scène de Nicolas Briançon. Théâtre de la Madeleine, tél. : 01 42 65 07 09. Texte à L'Avant-Scène Théâtre.